

LIV MARIA

JULIA KERNINON

LIV MARIA



VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

L'autrice remercie le CNL pour la bourse accordée, qui lui a permis de mener à bien l'écriture de ce roman.



© L'Iconoclaste, Paris, 2020

Tous droits réservés pour tous pays.

© 2021, Voir de Près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-283-7

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

Pour ma famille.

Parce que les femmes sont merveilleuses. Elles peuvent tout supporter parce qu'elles sont assez sages pour savoir que tout ce qu'on doit faire en cas de malheur ou d'ennuis, c'est les traverser et faire surface de l'autre côté. Je crois qu'elles peuvent faire ça parce que non seulement elles refusent d'ennoblir la douleur physique en la prenant au sérieux, mais parce qu'elles n'ont aucun sentiment de honte à l'idée de se faire mettre hors de combat.

William Faulkner, *Les Larrons*
(trad. de M.E. Coindreau
et R. Girard)
Gallimard, 1964

Mes parents font l'amour et je ne suis pas encore là.

Quand ils escaladent l'escalier de leur chambre, juste après le déjeuner, et qu'ils s'enfouissent sous les duvets de leur lit bateau, je regarde les mouvements de reins de mon père et je m'étonne qu'un homme d'un mètre quatre-vingt-dix et de cent vingt kilos puisse onduler comme ça. Seuls les petits pieds de ma mère dépassent du cadre de bois sculpté. Secrètement, je m'imagine que, la nuit, mes parents retrouvent la même taille, que la nuit ils sont égaux.

J'ai été voulue, je crois, appelée à tue-tête, mais je ne suis pas encore. Dans l'obscurité du ventre de ma mère, un spermatozoïde paternel, que j'aimerais imaginer comme un drakkar, mais que je sais au fond de moi se rapprocher plutôt d'un marsouin joueur, fend une eau onctueuse pour atteindre quelque chose de rond.

Et alors je commence à devenir. Bientôt, je serai vraiment moi.

Mon nom est Liv Maria Christensen.

Liv Maria avait cru comprendre un jour que l'union de ses parents était une source d'étonnement pour ceux qui les entouraient. Une fille de l'île avec un Norvégien, une fille d'ici avec un étranger, pour commencer. Cet homme grand et gros avec cette brindille, ce colosse plongé dans ses livres avec une tenancière de café – que pouvaient-ils bien avoir à se dire ? Liv Maria ne savait pas, elle non plus, elle savait seulement qu'elle les entendait murmurer jusque tard dans la nuit, discuter à bâtons rompus. Souvent, le soir, quand elle était petite fille, elle venait sans un

bruit s'asseoir en haut de l'escalier de leur maison pour les écouter sans jamais parvenir à saisir le sens de ce qu'ils se disaient, comme s'ils avaient naturellement adopté un volume sonore qu'on ne pouvait décoder sans se trouver dans leur champ de vision. Alors elle restait sur sa marche en bois, tendant l'oreille, silencieuse, contemplant leurs ombres projetées par le feu sur le mur à côté d'elle, bercée par les chuchotements – le matin, pourtant, elle se réveillait magiquement transportée dans son lit bordé, et ni son père ni sa mère ne faisait aucun commentaire. C'était simplement la vie de famille.

Cette surprise que les autres manifestaient devant ses parents, Liv Maria la balayait sans une hésitation. C'était évident. Son père était un lecteur, et sa mère était une héroïne. Son père aimait les histoires, et sa mère était un personnage. Jane Eyre, Molly Bloom, Anna Karénine, et Mado Tonnerre dans son café, telle que son père l'avait vue pour la première fois, le jour où il y était entré pour passer le temps jusqu'à l'arrivée du ferry qui devait le ramener sur le continent. Thure Christensen était à l'époque un simple marin de commerce, une profession qu'il avait embrassée sans réelle conviction, embarquant à bord d'un porte-conteneurs comme

sur sa propre vie, donnant corps à une métaphore le temps de se trouver lui-même. Il avait voyagé une semaine depuis Bergen, et puis le tanker avait fait escale dans la ville bretonne face à l'île. Il avait pris un ferry pour aller visiter, et après avoir arpenté les dunes et les criques, il avait rencontré la mère de Liv Maria dans le café-restaurant-épicerie que possédait depuis toujours la famille Tonnerre. *Mais c'était aussi une armurerie. J'ai demandé une tasse de café à ta mère, et elle, elle a poussé les boîtes de balles pour attraper le sucrier, et c'est là que je les ai vues, toutes ces boîtes, et je me suis demandé où j'étais tombé. Alors, c'était ça, la France ?*

Je venais de ce tout petit village en Norvège et je ne connaissais rien du monde. C'était mon premier indice sur les pays étrangers – ailleurs, les gens vendaient des munitions dans les salons de thé. J'essayais de comprendre ce qui était différent, en dehors de mon pays, et ce que j'ai vu en premier, c'était ça : des balles et de la porcelaine, et ta mère qui n'était pas encore ta mère.

Liv Maria pouvait parfaitement imaginer Thure à vingt-deux ans, innocent, assis sur le tabouret de bois en attendant son café, voyant apparaître soudain devant lui Mado, hâlée, avec ses yeux perçants et ses cheveux bruns, figée dans la dernière seconde où il la contemple

avant de l'aimer. Comme dans un tableau, son père avait vu sa mère ce jour-là entourée de ses attributs – la porcelaine du petit commerce et les balles destinées à la lande sauvage, la domesticité et la guerre, Pallas Athéna avec sa chouette et son bouclier. Et peut-être qu'il avait su confusément ce qui l'attendait avec cette femme – un foyer tumultueux, un bonheur féroce et une fin tragique, mais jamais l'ennui.

Sur sa mère, son père avait dit deux choses distinctes que Liv Maria n'avait jamais oubliées. La première, un jour où ils la regardaient tous les deux sur la plage, courbée, cherchant des coquillages dans le